



Fraternité des Laïcs Cavanis
Casa Sacro Cuore, INSTITUT CAVANIS
Via Col Draga - POSSAGNO (TV)

MONASTÈRE INVISIBLE, 2 septembre 2021

Le cheminement spirituel du croyant, encore aujourd'hui, est souvent interprété dans une clé morale comme chemin de libération du péché, par l'exercice d'une discipline intérieure fondée sur la mortification et le renoncement. Le risque de cette approche est de considérer le salut comme un but mérité de notre effort, gagné par notre engagement moral, presque la récompense due à notre fatigue intérieure.

Cette façon de voir, cependant, annule le sacrifice du Christ : si mes mérites ou mes œuvres de justice me sauvent, la croix du Christ n'est plus nécessaire. Sur ce point, l'apôtre Paul est catégorique : « Mais quand la bonté de Dieu, notre Sauveur, et son amour pour les hommes ont été manifestés, il nous a sauvés non en vertu de nos mérites ou des œuvres de justice que nous avons faites, mais par sa miséricorde et par un lavage de régénération et de renouvellement dans l'Esprit Saint » (Tit. 3, 4-5). Ce qui ne marche pas, c'est notre compréhension du mystère du péché qui, dans le Nouveau Testament, devant une action dont nous sommes responsables, est une condition dont nous sommes victimes. Surtout, l'apôtre Jean nous aide à comprendre cela lorsqu'il distingue entre « péché » et « péchés » ; dans le texte grec les deux situations sont précisées, non seulement par l'emploi du singulier ou du pluriel (comme dans la traduction italienne), mais par l'emploi de deux termes différents.

Le péché, au singulier, est identifié par le terme *amartia* qui désigne non pas tant quelque chose qui est fait, mais plutôt quelque chose qui n'est pas disponible (*amartano* en grec, signifie « ne pas avoir », « manquer... ») ; les péchés, au pluriel, sont plutôt identifiés par le terme *adikia* (infraction à la justice) ou *avomia* (infraction à la loi) et sont, oui, le fruit de notre faiblesse radicale. Mais ce qui nous exclut de la plénitude de la vie, c'est le péché, et "le péché du monde (*hamartia*) c'est celui-ci" - Jésus dit toujours selon le témoignage de Jean - "qui n'a pas cru en moi" (Jn 16, 9) . La clé est donc de croire (étymologiquement « donner le cœur »), c'est-à-dire entrer dans cette dimension de familiarité avec Dieu que Jésus a réalisé à travers « la voie nouvelle et vivante » de l'Incarnation. La liturgie de l'Assomption, célébrée en ce mois d'août où je prépare encore le texte que nous utiliserons pour renouveler l'engagement du Monastère Invisible, nous rappelle que notre

fragilité a été offerte par une Mère qui a partagé avec nous la labeur de Je marche sur la terre et qui nous a inauguré l'entrée dans la patrie du Ciel, aux côtés de son Fils bienheureux.

Croire, donc, c'est d'abord accueillir le Fils en nous, le générer par la foi et le donner par le service. Telle était la sensibilité des Fondateurs, le P. Antoine et le P. Marc Cavanis, et nous voulons nous laisser guider par elle en ce début de cette nouvelle année pastorale et scolaire.

Extrait du livre de l'Apocalypse de Saint Jean, Apôtre (Ap 11, 19a ; 12, 1-6a.10ab)

Le temple de Dieu qui est dans le ciel a été ouvert et l'arche de son alliance est apparue dans le temple. Un grand signe apparut dans le ciel : une femme vêtue de soleil, avec la lune sous ses pieds et, sur sa tête, une couronne de douze étoiles. Elle était enceinte et criait de douleur et de travail d'accouchement. Puis un autre signe apparut dans le ciel : un énorme dragon rouge, avec sept têtes et dix cornes et sept diadèmes sur ses têtes ; sa queue a entraîné un tiers des étoiles du ciel et les a jetées sur la terre. Le dragon se plaça devant la femme qui allait accoucher, afin de dévorer l'enfant dès qu'elle accoucha. Elle a donné naissance à un fils mâle, destiné à gouverner toutes les nations avec un sceptre de fer, et son fils a été enlevé à Dieu et à son trône. Au lieu de cela, la femme s'enfuit dans le désert, où Dieu lui avait préparé un refuge. Puis j'entendis une voix puissante au ciel dire : *«Maintenant c'est fait le salut, la force et le royaume de notre Dieu et la puissance de son Christ »*.

Extrait de "LES CAVANIS ET LA DEVOTION A NOTRE DAME" du P. Giovanni De Biasio, sur www.cavanis.org.

Ils attribuaient grâces et aides à l'amour de la Très chère Mère Marie aussi pour les besoins matériels de la vie du groupe des jeunes (Congrégation mariale), des Écoles et de la nouvelle Congrégation née en 1819-20, par exemple. L'achat du bâtiment des Écoles et des Retraites, le paiement des dettes, résultat de lourdes procédures bureaucratiques : tout cela est consigné dans le Journal de la Congrégation. Il faut donc dire que le terme « patronage » signifiait deux grandes expressions de leur foi et de leur dévotion à Marie : a) la certitude que Marie, au cœur de la mère, Jésus mourante, avait confié l'humanité à elle, et, au pied de la Croix, elle était présente, elle veillait, protégeait leur vie, leur travail et les jeunes qui leur étaient confiés par sa prière ; b) confiance totale en Marie qui est devenue l'exemple idéal d'accueil de la Volonté de Dieu, d'écoute de la Parole, de pureté et de chasteté, d'amour gratuit : c'est pourquoi nous nous sommes confiés à elle pour faire le chemin de la vie avec son aide. (...)

Dans l'histoire de la spiritualité catholique, l'initiative de célébrer une année mariale revient à nos Pères fondateurs. Il n'y a pas de nouvelles précédentes à ce sujet. On connaît le mois marial qui, en Occident est le mois de mai, dû à la dévotion populaire, caractérisé par la prière du Rosaire et la pratique du « fleuret ». En Orient, un mois marial à base liturgique s'est développé très tôt : pour les orthodoxes c'est le mois d'août, centré sur la grande fête de la Dormition de Marie (Maria

Assunta al Cielo), tandis que pour les Coptes c'est le mois de Décembre avec la grande solennité de la Nativité du Seigneur. Avoir célébré une année mariale trois fois dans leur vie, avec les confrères de leur nouvelle Congrégation religieuse et les étudiants des deux Instituts témoigne de la profondeur de notre dévotion à Marie Très Sainte chez nos deux vénérables Fondateurs, comment ils se sont sentis vivants et actifs son amour maternel, nécessaire à l'imitation des vertus; avec quelle confiance on invoquait son patronage. Nous l'obtenons aussi de la prière « O CHÈRE MÈRE MARIE (...)».

Antoine observe : « Il nous laisse Marie comme Mère, si nous voulons être disciples », si nous voulons bien l'accueillir chez nous, participante et support de notre vie consacrée et de notre apostolat. En fonction de cette icône fondamentale, nous trouvons d'autres images de Marie pour les trois parties dans lesquelles se divise la prière en laquelle nos Pères nous ont appris à demander quotidiennement et avec insistance : 1) la sainteté pour nous et pour tous ; 2) que notre Institut grandisse et se fortifie pour la gloire de Dieu et pour le bien des jeunes « **abandonnés** »; 3) la victoire sur le mal, avec l'aide de l'Immaculée Conception, et la bénédiction de tous les sacrifices et engagements éducatifs destinés à « rassembler, garder et conduire la jeunesse vers la belle patrie ».

